



Science et séduction du nouveau corps athlétique : à l'origine du sport en France

Thierry Arnal

► To cite this version:

Thierry Arnal. Science et séduction du nouveau corps athlétique : à l'origine du sport en France. Revue d'histoire du XIXe siècle, 2018, 56, pp.189-206. <10.4000/rh19.5627>. <hal-04048143>

HAL Id: hal-04048143

<https://hal.science/hal-04048143v1>

Submitted on 16 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

56 | 2018

Un autre XIX^e siècle : l'Inde sous domination coloniale

Science et séduction du nouveau corps athlétique : à l'origine du sport en France

Science and seduction of the new athletic body: at the origin of sport in France

Wissenschaft und Verführung des neuen athletischen Körpers: über den

Ursprung des Sports in Frankreich

Thierry Arnal



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/5627>

DOI : 10.4000/rh19.5627

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2018

Pagination : 189-206

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Thierry Arnal, « Science et séduction du nouveau corps athlétique : à l'origine du sport en France », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 56 | 2018, mis en ligne le 15 octobre 2020, consulté le 05 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/5627> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.5627>

Tous droits réservés

THIERRY ARNAL

*Science et séduction du nouveau corps athlétique :
à l'origine du sport en France*

Pour les journalistes du temps, la victoire que remporte le français Georges Carpentier face à l'américain Klaus, en 1912, est celle d'un boxeur « scientifique, fin, élégant »¹ dont le style contraste « avec la fougue de son adversaire »² qui, la tête en avant, se bat en force. Cette victoire est aussi le triomphe d'un morphotype : Carpentier est « mince et pourtant robuste, souple et pourtant musclé. [... Il est un] éphèbe harmonieux de type apollinien »³. À l'inverse, Klaus est un colosse « très musclé, très robuste »⁴, c'est un « rude frappeur [en même temps qu'un] invraisemblable encaisseur »⁵. L'opposition de style n'a, ici, rien d'exceptionnel. Elle est fréquente sur les rings. Déjà, en 1910, le premier champion du monde noir américain, Jack Johnson, avait, grâce aux mêmes qualités, terrassé le géant blanc James J. Jeffries : à la « force colossale »⁶ de son adversaire, Johnson avait opposé une boxe « des plus scientifiques »⁷ faite de puissance, de vitesse et de précision. Au-delà du seul espace pugilistique, cette opposition de styles et de morphotypes oriente, à la fin du XIX^e siècle, le regard porté sur la plupart des confrontations sportives. Souvent, deux types d'athlètes s'y affrontent : ceux qui déploient une somme d'efforts considérable et ceux qui, au contraire, économisent leurs forces ; comme lorsque le pistard anglais Chase⁸, reconnaissable à son « coup de pédale souple et élégant... [donné] sans l'apparence d'un effort... »⁹, triomphe du normand Bouhours qui, tout au long de la course disputée sur le vélodrome du Parc des Princes, « était couché sur sa machine et se cramponnait... avec une énergie féroce »¹⁰. Plus que la puissance et la force, ce sont désormais des qualités comme la finesse et la

1. *Le Sport universel illustré*, n° 830, 7 juillet 1912, p. 431.

2. *Le Sport universel illustré*, n° 829, 30 juin 1912, p. 415.

3. *Le Sport universel illustré*, n° 802, 24 décembre 1911, p. 831.

4. *Le Sport universel illustré*, n° 829, *loc. cit.*, p. 415.

5. *Le Sport universel illustré*, n° 830, *loc. cit.*, p. 431.

6. *Le Sport universel illustré*, n° 729, 31 juillet 1910, p. 495.

7. *Ibidem*.

8. Arthur Adelbert Chase est champion du monde professionnel des 100 kilomètres en 1896.

9. *Le Sport universel illustré*, 2 octobre 1897, p. 526.

10. *Ibidem*.

souplesse qui sont appréciées chez les champions. Ce sont elles qui, à l'aube du XX^e siècle, s'imposent comme les véritables ressorts de la performance athlétique. Plus que l'extraordinaire densité musculaire qui, au XVIII^e siècle, validait la force herculéenne des athlètes de foire, ce sont maintenant d'autres morphotypes, plus fins, plus légers, qui incarnent l'efficacité corporelle du champion. Alors que l'hercule anglais Thomas Topham impressionnait ses contemporains en exhibant des muscles tellement volumineux qu'ils « paraissaient en dehors »¹¹, c'est, un siècle plus tard, l'« impression de puissance et de légèreté »¹² donnée par le coureur à pied Gustave Thomas¹³ qui suscite l'admiration. L'assimilation du corps athlétique à la force et aux volumes musculaires a peu à peu laissé place à une représentation plus dynamique et plus énergétique de son efficacité. Par un affinement du regard posé sur le corps, l'attention s'est déplacée des muscles vers la forme et le moteur du mouvement. Puis, lorsque dans ce processus d'intériorisation des sources de l'énergie corporelle, les représentations scientifiques de l'efficacité intègrent le système nerveux aux rouages du moteur organique, le corps athlétique devient un ensemble qui combine parfaitement les équilibres physiques et psychiques. Il s'impose comme un modèle d'efficience ; un modèle dans l'économie et la gestion de l'énergie corporelle qui sert de référence à toute activité dans laquelle la force, l'intensité ou la durée du mouvement sont essentielles. Validé par son rendement le corps athlétique devient peu à peu l'apanage de sportifs modernes, aux morphologies diverses, essentiellement soumis aux exigences de la performance par la quête des records. De cette définition nouvelle du corps efficace, qui, à l'aube du XX^e siècle, intègre timidement les notions de coordination et de sensibilité, sont progressivement exclus les hercules d'antan. Plurielles et distinctes dans leurs formes comme dans leurs capacités, les nouvelles morphologies athlétiques témoignent ainsi d'une double évolution : celle des « repères donnés aux formes, aux efficacités ou aux fonctionnements du corps [qui] changent avec le temps »¹⁴. Celle encore de « leurs représentations [qui] se déplacent jusqu'à en être quelquefois bouleversées »¹⁵.

Reste toutefois, malgré la force et l'impact des discours savants, que la construction des représentations du corps athlétique échappe aux seules données rationnelles de la quantification des performances réelles. Qu'il soit idéalisé par le regard artistique ou révélé par les prestations athlétiques, le corps efficace reste, le plus souvent, dans la société occidentale, pensé à partir d'une corrélation établie entre une modélisation symbolique de ses possibili-

11. Guillaume Depping, *Merveilles de la force et de l'adresse*, Paris, Hachette, 1878, (1^{re} édition 1869), p. 72.

12. *Le Journal de la Jeunesse*, supplément au n° 1733, 24 novembre 1906, p. 25.

13. Gustave Thomas est surtout connu pour avoir remporté, en 1903, à Londres, le championnat du monde des dix miles, battant ce jour-là, les meilleurs coureurs britanniques.

14. Georges Vigarello, « Histoire et modèles du corps », *Hypothèses*, 2002/1, p. 79.

15. *Ibidem*.

tés et sa réelle capacité d'action¹⁶. En tant que produit d'une tradition héritée de la Grèce antique, il suppose l'existence d'un lien entre l'efficacité pratique et son support matériel en même temps qu'il établit une corrélation entre la valeur de l'action et l'héroïsme de l'engagement. C'est pourquoi, au-delà du seul processus de rationalisation du corps athlétique efficace, demeure, dans l'imaginaire collectif, la permanence d'une figure athlétique intemporelle qui, bien que n'échappant pas aux données scientifiques, ne se laisse jamais complètement réduire à elles seules ; une figure portée par des représentations plus ordinaires, plus populaires, mais surtout plus traditionnelles ; une figure souvent idéalisée par les promoteurs du sport et largement diffusée par les journalistes et autres littérateurs sportifs : celle du héros, mi-homme, mi-dieu.

En combinant modernité et tradition, en posant sur les morphologies et les performances physiques un regard mêlant données physiologiques, rationalisation des mesures et récits d'exploits le plus souvent magnifiés, le XIX^e siècle donne naissance à une représentation ambivalente de l'athlète : à la fois produit d'un « temps du sport »¹⁷, indissociable d'une ambition de rationalité et d'une quête de perfectibilité, mais aussi « héros mythique »¹⁸ et figure emblématique d'un panthéon athlétique et viril très tôt constitué¹⁹. Par l'éloquence même de cette ambivalence, les athlètes du XIX^e siècle, tant par la valeur et la rationalité de leurs performances que par leur plastique ou par leurs exploits, tant par l'apprêté et l'esthétisme de leurs duels que par l'émotion et l'atmosphère des grandes rencontres qu'ils animent, donnent naissance à une épopée nouvelle que consacrera le siècle suivant : celle du sport moderne.

CONTOURS EXTERNES

La fascination exercée par les hercules du XVIII^e siècle sur leurs contemporains est significative d'une représentation des qualités physiques largement dominée par la force et toujours validée par ses indices corporels. Ainsi, Topham, le plus fameux des colosses britanniques, qui aurait été aussi fort que « douze hommes »²⁰, possédait une musculature hors du commun : « les aisselles et les jarrets creux chez les autres individus, n'étaient chez lui qu'un

16. cf. François Jullien, *Traité de l'efficacité*, Paris, Grasset, 1996.

17. Georges Vigarello, « Le temps du sport », in Alain Corbin, *L'avènement des loisirs (1850-1960)*, Paris, Flammarion, 1995, p. 253-290.

18. Georges Rozet, *La défense et illustration de la race française*, Paris, Alcan, 1911, p. 99.

19. Champion chéri de la foule, le pistard Edmond Jacquelin est déjà, à l'aube du XX^e siècle, présenté par le journaliste Georges Rozet comme « un athlète de légende ». « Personnage de l'histoire sportive » pour les uns, « héros mythique » pour les autres, il incarne à merveille l'ambivalence portée sur la figure moderne de l'athlète (*La défense et illustration...*, *op.cit.*, p. 99).

20. Guillaume Depping, *Merveilles de la force...*, *op.cit.*, p. 75.

tissus de fibres et de ligaments»²¹. Comme lui, le français Charles Rousselle impressionne tant par «sa force musculaire sans limites»²² que par sa plastique idéale. Bien que de taille modeste, celui que l'on surnomme l'hercule du Nord aurait «en petit toutes les formes de l'hercule Farnèse»²³ et serait, dans la ferme familiale, capable de réaliser, à lui seul, le travail «de deux ou trois ouvriers»²⁴. Tous deux, lutteurs redoutables, «forts & robustes, adroits aux exercices du corps»²⁵, possèdent les formes viriles «inhérentes au mâle parfait»²⁶ et incarnent à merveille la figure de l'athlète, qui, au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, se confond avec celle de l'hercule. Cette représentation de l'idéal athlétique inspirée des canons de la beauté antique perdure tout au long du XIX^e siècle. Construite, comme toute perception esthétique, à partir d'un «acte de création de la beauté»²⁷, elle relève d'une vision de la virilité basée sur la force et toujours attestée par les volumes musculaires. Elle relève surtout d'une vision de la beauté masculine associée à une représentation de la perfection musculaire idéalisée, au milieu du XVIII^e siècle, par l'archéologue allemand Johann Joachim Winckelmann²⁸. D'ailleurs, le corps de Rousselle sera sculpté par François Joseph Bosio dans sa représentation de l'hercule terrassant l'hydre avant que celui du sculptural athlète allemand Eugen Sandow ne soit moulé afin d'offrir aux artistes «un superbe et nouveau modèle de mâle beauté»²⁹. Cette image sublimée de la virilité athlétique a cependant pour effet de restreindre l'idéal de virilité aux attributs du corps masculin. Quoique ne privant en rien les femmes d'une forme de beauté sensuelle qui leur reste spécifique, elle les écarte radicalement de la beauté virile «destinée à remplir une fonction différente, beaucoup plus dynamique»³⁰. Elle contribue ainsi à forger une représentation du corps féminin et de sa valorisation, persistante tout au long du XIX^e siècle, et radicalement hermétique aux critères de l'efficacité.

À partir des années 1880, s'exportant hors des scènes des music-halls ou des planchers des baraques foraines, l'expression de cette virilité athlétique est promue, par l'émergence, le plus souvent dans les arrières salles de certains cafés, de lieux de pratique de la lutte, de la boxe et des exercices aux poids et

21. *Idem*, p. 72.

22. Edmond Desbonnet, *Les rois de la force*, Paris, Berger-Levrault, 1911, p. 32.

23. *Idem*, p. 33.

24. *Ibidem*.

25. *Dictionnaire de l'Académie française. Nouvelle édition*, 1777, tome 1, p. 76.

26. Alain Corbin, «La virilité reconsidérée au prisme du naturalisme», in Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine, Georges Vigarello [dir.], *Histoire de la virilité*, Paris, Seuil, 3 tomes, tome 2, p. 17.

27. Chantal Jaquet, *Le corps*, Paris, PUF, 2001, p. 210.

28. Winckelmann est considéré comme l'un des fondateurs de l'histoire de l'art. Ses écrits, dans lesquels il idéalise la beauté du corps masculin dans l'art grec, influenceront la pensée artistique bien au-delà de la période néo-classique. Pour lui la beauté masculine peut revêtir plusieurs formes. Il distingue ainsi la beauté sévère, qui est celle de l'hercule au corps puissant mais aussi celle de l'homme d'âge mûr, de la beauté plus juvénile et gracieuse de l'Apollon.

29. *Le sport universel illustré*, n° 280, 30 novembre 1901, p. 776.

30. Georges L. Mosse, *L'image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*, Paris, Agora Pocket, 1996, p. 42.

altères. Autour de ces activités populaires « une sociabilité, qu'on qualifierait aujourd'hui d'homosexuée, s'organise »³¹. À Paris, le club athlétique installé par Noël Rouveyrolis, dit le Gaulois, dans une salle contigüe à son débit de vins, devient le rendez-vous des amateurs d'exercices de force. Rapidement, l'action d'Edmond Desbonnet en faveur de la culture physique, définie comme « une sorte de renaissance physique, un retour au culte de la beauté plastique et de la force musculaire qui en émane »³², favorise et coordonne le développement des clubs athlétiques. Fondée en 1888, la section athlétique de la société de gymnastique *La Française* de Lille inaugure, dans l'hexagone, ce mouvement qui s'étend à la fin du XIX^e siècle à de nombreuses villes tant en France qu'à travers le monde.

Toutefois, dans les discours scientifiques, cette représentation traditionnelle de l'athlète fort car musculeux est contestée avant même le milieu du siècle. La force brute, assimilée aux volumes et à la masse corporelle, n'y apparaît plus comme le critère essentiel de l'expression d'une virilité véritablement dynamique. D'autres qualités, comme l'énergie, la résistance, l'agilité ou encore la souplesse, s'imposent comme les véritables critères de définition du corps athlétique et révèlent l'effacement progressif du modèle athlétique traditionnel au profit de celui qu'offrent les sportifs d'outre-manche. Dans ce mouvement, initié, en France, dès 1842, par Hippolyte Royer-Collard, c'est la figure du boxeur anglais qui s'impose peu à peu comme l'archétype d'une représentation moderne de l'efficacité : « Une force prodigieuse, une adresse singulière, une insensibilité aux coups qui passe toute croyance, et en même temps une parfaite santé, tels sont les phénomènes que nous présentent ces hommes assurément fort différents des autres hommes »³³. Certes, ce sont encore des indices visibles qui définissent le corps athlétique des boxeurs : « les muscles sont durs et saillants et très élastiques au toucher »³⁴, mais ils renseignent désormais autant sur l'état des tissus que sur leur volume. Ils suggèrent encore des modifications internes touchant au développement des « fibres charnues du cœur »³⁵ ou à la résistance des « parois des vaisseaux »³⁶. Le corps de l'athlète n'est donc plus seulement valorisé par les signes extérieurs de la force mais par un état de forme ou une condition qui révèlent d'autres qualités physiques et autorisent d'autres types morphologiques : « Le boxeur n'est pas toujours un hercule »³⁷. Le corps de l'athlète n'est plus un

31. André Rauch, « Le défi sportif et l'expérience de la virilité », in Alain Corbin [dir.], *Histoire de la virilité*, op. cit., p. 275.

32. *La culture Physique. Revue mensuelle illustrée de tous les sports*, n° 1, février 1904, p. 2.

33. Hippolyte Royer-Collard, « Extrait d'un mémoire intitulé : Organoplastie hygiénique, ou essai d'hygiène comparée sur les moyens de modifier artificiellement les forces vivantes par le régime ; lu à l'Académie de médecine, dans la séance annuelle du 6 décembre », *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, n° 29, 1843, p. 221.

34. *Idem*, p. 222.

35. *Idem*, p. 223.

36. *Ibidem*.

37. Théodore Amourel, *Essai sur l'entraînement et ses applications en médecine*, Thèse de médecine, Montpellier, 1860, p. 30.

corps musculeux et massif, mais un corps puissant et nerveux dans lequel « l'abdomen est effacé ; la poitrine est saillante »³⁸. Critères qui, en outre, valident aussi bien une virilité athlétique que militaire : « corps redressé, le haut penché en avant [le soldat] évite d'avancer le ventre, de creuser ses reins et de renverser les épaules »³⁹. Inscrites dans les morphologies et dans les postures masculines, ces nouvelles normes de la virilité s'imposent alors comme autant d'indices apparents de la valeur et de la vitalité d'une nation régénérée capable d'exprimer sur les stades, aussi bien que sur les champs de bataille, l'idéal républicain de force utile et de vertu.

Cette représentation dynamique de la figure de l'athlète efficace s'impose d'autant mieux qu'elle est, au mitan du siècle, validée au sein même des arènes athlétiques traditionnelles. En 1852, l'énergie et la souplesse de Marseille, « infatigable lutteur »⁴⁰, viennent à bout de la force brute d'Arpin, le terrible savoyard qui exhibe fièrement « des bras vigoureux, solidement attachés à des épaules carrées, un torse d'Hercule, des jambes d'éléphant »⁴¹. Marseille n'est pourtant qu'« un jeune homme mince, nerveux et qui semble fluët auprès de son colossal adversaire »⁴². Assurément, un nouveau stéréotype du corps athlétique substitue peu à peu l'énergie à la force pure, modifiant le regard porté sur l'enveloppe corporelle du champion : « le gladiateur » triomphe de « l'Hercule Farnèse »⁴³ dans une vision plus moderne de l'efficacité. Rapidement cette représentation corporelle d'un lutteur plus souple et agile que massif et lourd s'étend au-delà des seules arènes parisiennes. En Provence, les combats qui, pendant cinq semaines opposent Creste, un « de ces mastodontes, de ces colosses énormes »⁴⁴, qui pesant quelques cent cinquante kilos résistent à leurs adversaires « par leur pesanteur et leur rotondité »⁴⁵, à Blas, un « beau lutteur... fait au moule académique, [à la] taille ordinaire, élancée, au torse irréprochable »⁴⁶, consacrent le triomphe de l'« agilité, de la grâce, de la souplesse »⁴⁷ sur la masse et le volume. D'autant que les qualités que possède Blas autorisent d'autres prises, d'autres techniques, sans pour autant faire la moindre concession à la force : « Quand ses bras saisissent son adversaire, on croirait voir des muscles d'acier »⁴⁸. Désormais, une représentation totalement nouvelle de l'efficacité corporelle s'impose dans laquelle « on préfère la maigreur à l'embonpoint [au motif que]... chaque once de chair, au-delà du poids voulu, est une chance de défaite, en cas de lutte prolongée ».

38. Hippolyte Royer-Collard, « Extrait d'un mémoire... », *op. cit.*, p. 222.

39. Jean-Paul Bertaud, « L'armée et le brevet de virilité », in *Histoire de la virilité*, *op. cit.*, p. 71.

40. *L'illustration, Journal universel*, 20 mars 1852, p. 192.

41. *Ibidem*.

42. *Ibidem*.

43. *Ibidem*.

44. *L'Artiste Méridional*, n° 13, 16 septembre 1855, p. 3.

45. *Ibidem*.

46. *Idem*, p. 2.

47. *Ibidem*.

48. *Ibidem*.

gée»⁴⁹. De ce nouveau paradigme de l'efficacité athlétique sont alors progressivement exclus les athlètes de foire et les lutteurs professionnels, « hommes vulgaires et presque difformes, tant ils sont surchargés de graisse »⁵⁰. À l'opposé, les coureurs, dont l'« organisation, bien que d'apparence frêle et délicate, est très puissante »⁵¹, prennent place dans un nouveau panthéon des grandeurs athlétiques. Leur résistance à l'effort, éprouvée par des épreuves de grand fond, serait le produit de transformations habilement orientées par l'usage d'un entraînement, c'est-à-dire par la combinaison rationnelle d'un régime alimentaire et d'une pratique quotidienne d'exercices corporels⁵². Assurément, au travers d'un corps athlétique devenu « nouveau territoire de perfectibilité »⁵³ en même temps qu'objet de progrès et de mesures anthropotechniques, ces sportifs réinventent la notion d'efficacité corporelle au profit d'une énergie et d'une condition qui valorisent d'autres qualités que la force et autorisent des morphologies élancées et légères. C'est ce que confirment encore, à l'aube du XX^e siècle, les membres de la commission d'hygiène et de physiologie qui examinent les athlètes prenant part aux concours internationaux d'exercices physiques et de sports de Paris. Ils constatent que grâce à leur résistance physique, les coureurs français « ont vaincu des concurrents étrangers qui leur semblaient bien supérieurs par la musculature et la force athlétique »⁵⁴.

ÉQUILIBRES INTERNES

Cette figure de l'athlète, efficace et racé, à la fois puissant, léger et énergique, s'impose au fil de l'avancée du siècle. Elle est celle des athlètes américains qui dominent les épreuves internationales de sports athlétiques au tournant des XIX^e et XX^e siècles : « avec leur silhouette longue levrettée, d'une coupe légère mais robuste, la charpente habillée de muscles longs »⁵⁵, ils incarnent l'efficacité corporelle du champion. Toutefois, au-delà de ses contours corporels, l'athlète se révèle surtout au travers de sa capacité à réaliser des prouesses physiques inaccessibles au commun des mortels. La résistance à l'effort et à la douleur dont font preuve les boxeurs anglais dont les combats durent parfois cinq heures⁵⁶ est exemplaire des capacités éner-

49. Georges Barrion, *De l'entraînement*, Thèse de médecine, Paris, 1877, p. 10.

50. Léon Ville, *Lutteurs et gladiateurs*, Paris, Tolra, 1895, p. 131-132.

51. Alexis Dambax, *De l'entraînement*, Thèse de médecine, Paris, 1866, p. 40.

52. cf. André Rauch, *Le corps en éducation physique. Histoire et principes de l'entraînement*, Paris, PUF, 1982.

53. Isabelle Queval, *S'accomplir ou se dépasser. Essai sur le sport contemporain*, Paris, Gallimard, 2004, p. 143.

54. Étienne Jules Marey, « Travaux de la commission d'hygiène et de physiologie », *Rapports publiés sous la direction de M. D. Mérillon*, Exposition universelle internationale de 1900 à Paris, concours internationaux d'exercices physiques et de sports, Paris, 1901, p. 7.

55. *Le sport universel illustré*, n° 210, 28 juillet 1900, p. 479.

56. Une anecdote qui insiste sur la résistance exceptionnelle des boxeurs est reprise dans bon

gétiques d'un corps entraîné qui repousse toujours plus loin les limites de l'épuisement. L'entraînement les a rendus « mieux portants et plus forts »⁵⁷.

Dans ces conditions, bien plus que les signes apparents de l'efficacité musculaire, c'est la compréhension des équilibres organiques de l'athlète qui s'impose comme un objet d'étude pour les scientifiques. Ainsi, les Jeux olympiques de Paris, en 1900, se transforment en terrain d'observation des échanges profonds et de leurs conséquences sur la rentabilité du corps athlétique dont on analyse « les changements de la forme et de la fréquence des mouvements du cœur et de la respiration, les échanges gazeux dans le poumon, l'évaporation cutanée et pulmonaire, les déplacements et les changements de volume des organes splanchniques sous l'influence des mouvements des membres [afin de...] mesurer le travail qu'ils dépensent et l'effet utile qu'ils produisent »⁵⁸. Rien de commun, alors, entre cette exploration intime des organes et les observations faites, en 1826, sur le coureur Rummel par Francisco Amoros, inventeur, sous la Restauration, d'une méthode de gymnastique civile et militaire⁵⁹ largement subordonnée aux dimensions civiques et morales⁶⁰. Rien de commun entre cette physiologie basée sur l'observation profonde du corps athlétique et les considérations anatomiques et morales qui tenaient lieu d'explications quelques décennies plus tôt : Rummel « est petit, maigre, sec, blanc, blond, vif, doux, d'une jolie figure et d'un tempérament sanguin. Il n'a pas encore connu les femmes »⁶¹ ; il ne pense qu'à courir... »⁶². Les explications physiologiques ont désormais remplacé de vagues représentations anthropologiques et morphologiques. Le regard scientifique ne se porte plus sur des caractères anatomiques comme les plantes de pieds qui chez Rummel sont « très fortes et très développées à la partie antérieure »⁶³. Il scrute maintenant d'autres indices, moins apparents, plus intérieurs. Les

nombre de thèses sur l'entraînement : « Dans une lutte célèbre entre les boxeurs Maffey et Maccarthey, qui dura quatre heures quarante-cinq minutes, l'un d'eux tomba étourdi 196 fois » (François Joseph Ferdinand Defrance, *De l'entraînement*, Thèse de médecine, Paris, 1859, p. 44, ou Alexis Dambax, *op.cit.*, 1866, p. 38).

57. Hippolyte Royer-Collard, « Extrait d'un mémoire... », *op. cit.*, p. 224.

58. Étienne Jules Marey, « Travaux de la commission... », *op.cit.*, p. 5.

59. Cf. Marcel Spivak, *Les origines militaires de l'éducation physique française. 1774-1848*, Thèse d'histoire contemporaine, Université de Montpellier III, 1975.

60. Cf. Thierry Arnal, *La révolution des mouvements. Gymnastique, morale et démocratie au temps d'Amoros (1818-1838)*, Paris, L'Harmattan, 2009.

61. L'existence supposée d'une corrélation entre abstinence sexuelle et performance physique n'est pas propre au XIX^e siècle. Elle a notamment été évoquée par Platon qui, dans ses *Lois*, rapporte à propos d'Issos de Tarente, un vainqueur d'Olympie, que celui-ci « n'approcha jamais, à ce qu'on raconte, ni une femme ni un jeune garçon » (cité par Michel Foucault, *L'usage des plaisirs*, in *Histoire de la sexualité*, Paris, Gallimard, 3 tomes, tome 2, 1984, p. 159). Cependant, à partir du XVIII^e siècle, et plus encore au XIX^e, période qui correspond à ce qu'Alain Corbin désigne comme « l'emprise maximale de la vertu virilité » (*Histoire de la virilité*, *op.cit.*, p. 7), de nombreux discours, essentiellement médicaux, nourris par la crainte d'une dégénérescence des individus et plus globalement de l'espèce, établissent des correspondances entre sexualité, santé, performances et morphologies, qui ont pour effet de condamner toutes les formes de pratiques sexuelles non reproductives.

62. Francisco Amoros, *Observations de M. le colonel Amoros sur le coureur Rummel*, Paris, Boucher, 1826, p. 7.

63. *Idem*, p. 8.

relevés du docteur Bianchi, qui, grâce à la phonendoscopie, arrive à tracer sur la peau les contours des organes internes, révélant ainsi les transformations que subissent après l'effort « la forme et le volume des viscères contenus dans le thorax et dans l'abdomen »⁶⁴ des sportifs, en sont un exemple des plus significatifs. Dans l'effort, l'oxydation et ses dégagements de chaleurs dilatent les organes et perturbent les équilibres vitaux. Désormais c'est la « surchauffe » du moteur humain qui inquiète et mobilise les scientifiques. Parmi eux, le docteur Rouhet utilise « les thermographes ou thermomètres que M. Marey⁶⁵ a fait tout récemment construire et qui ont été présentés par lui à l'Académie des sciences »⁶⁶ pour tenter de comprendre les mécanismes de production et de dissipation de la chaleur produite par l'organisme lors de l'exercice physique. Chimie organique appliquée à la performance sportive comme une extrapolation des travaux de Hirn, Marey, Chauveau, qui tous étudient les questions de rendement de la machine humaine au travers d'une approche thermodynamique.

Bien que tardive par rapport aux expériences de Lavoisier, c'est maintenant l'image d'un corps bruleur d'oxygène, « d'un foyer qui brule ou *oxyde* sans cesse des substances prises au dehors »⁶⁷, qui s'impose dans les discours scientifiques. Ce n'est plus la référence à la mécanique animale, mais celle au « moteur »⁶⁸ ou à la machine à vapeur⁶⁹ qui alimentent les représentations du corps efficace « devenu lieu d'échanges énergétiques et non plus seulement agencement structuré de muscles »⁷⁰. Ce n'est alors plus la fibre ni les effets de l'exercice sur son endurcissement qui comptent⁷¹, mais le développement de la poitrine vue comme moyen d'optimisation des échanges gazeux. Le potentiel énergétique de l'athlète s'apprécie maintenant au travers d'une « respiration plus large et moins fréquente »⁷². Le coureur, vanté pour ses qualités

64. Etienne Jules Marey, « Travaux de la commission... », *op. cit.*, p. 7.

65. Dans son cours de 1867 au Collège de France, Marey affirmait que les processus chimiques qui ont lieu dans l'organisme sont la cause de production de chaleur chez l'animal et que, conséquemment, l'organisme animal n'est pas différent de nos machines si ce n'est par son rendement plus avantageux. Sur le parcours de Marey, cf. Christian Pociello, *La science en mouvements. Etienne Marey et Georges Demenÿ (1870-1920)*, Paris PUF, 1999.

66. Georges Rouhet, *Recherches expérimentales sur les effets physiologiques de la gymnastique et sur l'entraînement*, Thèse de médecine, Paris, 1881, p. 41.

67. Étienne Jules Marey, *La machine animale*, Paris, Germer Baillière, 1873, p. 18.

68. Fernand Lagrange, *Physiologie des exercices du corps*, Paris, Alcan, 1888, p. V.

69. Sur les analogies énergétiques entre le corps et les machines à vapeur, cf. Georges Vigarello, *Le corps redressé. Histoire d'un pouvoir pédagogique*, Paris, Delarge, 1978, ou encore Jacques Gleyse, *Archéologie de l'éducation physique en France*, Paris, PUF, 1995.

70. Georges Vigarello, « Histoire d'une pédagogie de l'exercice corporel et histoire des sciences », *Travaux et recherches en EPS*, n° 6, spécial histoire, INSEP, 1980, p. 53.

71. À partir de la seconde partie du XVIII^e siècle, une « théorie du muscle » impose la fibre comme l'unité anatomique minimale, le premier fragment dont se composent les parties du corps. Elle supplante l'ancienne « théorie des humeurs » dans laquelle le corps est fait de liquides.

72. Amédée Chassagne, Eugène Dally, *Influence précise de la gymnastique sur le développement de la poitrine, des muscles et de la force de l'homme*, Paris, Dumaine, 1881, p. 48. À la même époque, Étienne Jules Marey met aussi en évidence, chez des sujets entraînés, une réduction quantitative des mouvements respiratoires combinée à une augmentation de leur amplitude (*Modification des mouvements respiratoires par l'exercice musculaire*, Académie des sciences, Paris, 1880).

de résistance, devient l'une des figures emblématiques du moteur humain efficacement entraîné.

Dans ce mouvement, les exercices qui essoufflent supplantent ceux qui fatiguent. Pour le physiologiste Fernand Lagrange, la gymnastique aux agrès, trop centrée sur l'exercice des pectoraux, trop axée sur le seul développement de la force musculaire des bras et des épaules, ne produit sur l'organisme que des effets locaux au contraire de la course ou des sauts qui, en associant « au travail des jambes tous les muscles du bassin et du tronc... agissent sur les grandes fonctions vitales »⁷³. Plus forts que réellement résistants, les gymnastes au « dos rond et [...] épaules voûtées en avant »⁷⁴ perdent peu à peu le bénéfice d'une valorisation symbolique attachée à leur morphologie spécifique devenue inesthétique et inopérante selon les nouveaux critères scientifiques de l'efficacité corporelle. Supplantés par des sportifs aux jambes plus développées et aux « poumons mieux entraînés »⁷⁵, ils n'apparaissent plus comme les plus aptes à rendre des services au pays et notamment à fournir à l'armée le meilleur contingent de fantassins⁷⁶. Déplacement des critères de l'efficacité au combat⁷⁷, certes sans effet concrets sur le recrutement des conscrits largement validé par la seule absence « de défauts physiques ou intellectuels majeurs »⁷⁸, mais cependant essentiel dans l'attribution des nouveaux repères de la puissance virile.

Reste cependant que, bien qu'elle valide une variété de morphotypes forts différents, qui parfois se démarquent largement des critères traditionnels de la virilité, et qu'elle encourage un affinement des silhouettes, l'intériorisation des critères de l'efficacité corporelle ne facilite en rien l'acceptation des athlètes féminines dans l'espace des pratiques sportives. Au contraire. La description que donne des courses de femmes un article du *Monde illustré* de 1881 est significative du rejet que porte la fin du siècle à l'égard de l'athlétisme féminin : « La femme qui court fond fatalement en sueur. La femme qui court s'ébouriffe, se dégingande, se dépoétise. Je vous assure que c'est bien laid - oh oui, bien laid - à voir une coureuse qui rentre soufflant comme un asthmatique, ruisselante, luisante, à demi apoplectisée »⁷⁹. En outre, si les pistes des hippodromes, où se déroulent les courses à pied, offrent la représentation d'un corps athlétique féminin dépourvu d'élégance,

73. Fernand Lagrange, « La gymnastique athlétique », *Revue scientifique*, n° 4, tome XLV, 25 janvier 1890, p. 115.

74. Philippe Tissié, *La fatigue et l'entraînement physique*, Paris, Alcan, 1897, p. 208.

75. Philippe Tissié, « Gymnastes et sportifs », *Revue scientifique*, n° 11, tome III, 18 mars 1905, p. 328.

76. Philippe Tissié, « Le Nouveau règlement sur l'Instruction de la Gymnastique militaire, jugée par l'Armée », *Revue scientifique*, n° 19, tome XX, 7 novembre 1903, p. 582 : « ... la victoire restera à ceux qui savent le mieux se servir de leurs jambes, qui possèdent de bons poumons habitués à se dilater dans une large poitrine en même temps qu'une énergique volonté de réussir ».

77. Selon Alain Ehrenberg, *Le corps militaire, politique et pédagogie en démocratie*, Paris, Aubier, 1983, p. 115 : « On est donc passé d'un physique à une physiologie de la force ».

78. Odile Roynette, « Bons pour le service ». *L'expérience de la caserne en France à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Belin, 2000, p. 193.

79. *Le Monde illustré*, 7 mai 1881.

celles des vélodromes façonnent l'image encore plus dépréciée d'un corps androgyne dépossédé de toute identité sexuelle. Loin d'être perçues comme les indices d'une bonne condition physique, « les lignes droites et frêles »⁸⁰ des *cyclowomen*⁸¹ deviennent ainsi des formes ambiguës qui discréditent ces championnes en tant que femmes pour en faire « de petits garçons indécis [... aux] formes graciles d'hermaphrodites »⁸². La distinction sexuelle des corps, accentuée au XVIII^e siècle par l'apparition d'un stéréotype résolument masculin de la virilité, ne s'est nullement estompée un siècle plus tard. À la fin du XIX^e siècle, le corps performant reste incarné par une musculature fibreuse et dessinée, attributs essentiels d'une virilité toujours inaccessible aux athlètes féminines : « Même chez les "lutteuses", le muscle est toujours comme noyé de graisse, et ne forme pas ces saillies nettes et détachées qui sont l'apanage de la virilité »⁸³. Bien loin des critères de valorisation du corps athlétique, le corps féminin se doit seulement d'être gracieux, élégant et souple. Il n'est jamais demandé à la femme d'être efficace : « dans la vie, l'action n'est pas le but de la femme »⁸⁴. En concluant, à partir de mesures dynamométriques, que « la force musculaire de la femme [...] ne représente guère que deux tiers de celle de l'homme »⁸⁵, médecins et physiologistes contribuent à définir scientifiquement l'infériorité féminine comme pour mieux affirmer l'évidence des conventions et des rôles sociaux qui cantonnent la femme « à des occupations sédentaires »⁸⁶.

Les femmes ne sont toutefois pas complètement exclues de l'espace des pratiques physiques. Dans les classes aisées, une pratique hygiénique ou récréative est même encouragée. Les « femmes de sports » dont le baron de Vaux dresse un portrait au milieu des années 1880 ne souffrent d'aucun désaveu malgré leur goût prononcé pour l'exercice de l'équitation, de la natation ou de l'escrime. Leur féminité comme leur beauté se trouvent même renforcées par l'exercice physique qu'elles pratiquent comme un loisir mondain : « élancée, svelte et belle surtout par la grâce harmonieuse de ses mouvements »⁸⁷, la baronne Rothwiller érige ainsi la pratique équestre en un art du charme et de l'élégance. Pour ces femmes du monde, l'escrime est même particulièrement recommandée pour suppléer à l'absence d'une éducation physique régulière. D'une faible influence sur le développement musculaire, elle n'apparaît jamais contraire aux règles de l'esthétique féminine et procure une tenue avantageuse en augmentant « la rectitude [...] et en combattant]

80. *Le Véloce-sport*, n° 66, 1^{er} avril 1897.

81. Nom communément donné par la presse aux femmes engagées dans des compétitions cyclistes.

82. *Le Véloce-sport*, n° 66, *op.cit.*

83. Fernand Lagrange, *L'hygiène de l'exercice chez les enfants et les jeunes gens*, Paris, Alcan, 1891 (1^{re} édition 1890), p. 140.

84. *Ibidem*.

85. *Idem*, p. 139.

86. *Idem*, p. 140.

87. Baron de Vaux, *Les femmes de sport*, Paris, Marpon et Flammarion, 1885, p. 20.

naturellement, et sans nul dommage, l'embonpoint»⁸⁸. Encouragée dans les cercles mondains, l'escrime est finalement, à l'opposé des sports athlétiques ou cyclistes, une pratique qui n'ébranle pas les regards masculins posés sur le corps des femmes. Élégante, gracieuse, souple, bien faite, l'escrimeuse reste féminine lorsque chacun de ses mouvements fait valoir «les rondeurs dont la nature l'a copieusement gratifiée»⁸⁹.

Le contraste est alors immense entre la représentation donnée de ces femmes issues de l'élite sociale, rendues belles et élégantes par l'exercice, et les figures toujours dévalorisantes qui sont faites des sportives professionnelles d'origine plus modeste. Les boxeuses américaines qui, en 1885, viennent s'exhiber à Paris, n'échappent pas aux critiques. Avant même qu'elles n'arrivent, l'intérêt et le succès du spectacle qu'elles offrent est contesté au motif qu'est préférable «la femme qui triomphe par la force de son sourire à celle qui vainc par la force de ses bras»⁹⁰. Assurément, la femme athlète est coupable. Coupable d'avoir délibérément abandonné les attributs essentiels de la féminité au profit de mœurs violentes et viriles. Coupable de ne jamais être «une femme accomplie mais une foraine»⁹¹. Coupable encore d'ébranler les hiérarchies biologiques et sociales comme lorsque Lisette établit un nouveau record cycliste sur 100 kilomètres en 2 heures 41 minutes et 12 secondes. Sa performance, pourtant remarquable, n'est pas valorisée mais seulement comparée à celle des hommes. Comparaison d'autant plus nécessaire que la championne rivalise avec certains athlètes masculins⁹². Le sujet passionne autant qu'il inquiète. La femme serait-elle, un jour, capable de faire mieux que l'homme? Non, répondent les observateurs, car «la créature en question - si le hasard veut qu'il en existe une un jour - aura si peu de la femme que vraiment elle n'en pourra revendiquer le titre»⁹³.

Dans ces conditions, la femme athlète ne peut exister en tant que femme. Elle semble appartenir à un troisième sexe. Si comme le fait remarquer Michelle Perrot⁹⁴, le corps des femmes est de manière immédiate et spécifique au cœur de toute relation de pouvoir; si les femmes dans leur ensemble, «font l'objet d'un perpétuel soupçon [qui] vise leur sexe, volcan de la terre»⁹⁵, les championnes, plus que toutes autres, focalisent sur leur personne les craintes d'un ébranlement des certitudes, des hiérarchies et des pouvoirs établis. Ainsi, même quand la pratique très controversée du vélo, «associée dans l'imaginaire de l'époque à la vitesse, à la mobilité et à l'indé-

88. *Les sports modernes*, n° 38, juin 1908, p. 15.

89. *La vie parisienne*, 3 janvier 1903, p. 280.

90. *L'avenir de Bel-Abbès*, n° 212, 4 mars 1885.

91. Georges Demenÿ, *L'éducation de l'effort*, Paris, Alcan, 1916 (1^{re} édition 1914), p. 219.

92. Certes, la performance est largement inférieure à celle réalisée par Baugé qui parcourt la distance en 2 h 14 minutes et 42 secondes, mais elle est meilleure que celle de Dubois, autre champion masculin qui, trois ans plus tôt, n'avait pu faire mieux que 2 h 41 minutes et 56 secondes.

93. *Le Véloce-sport*, n° 11, 12 mars 1896.

94. Michèle Perrot, *Les femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, 1998, p. 369.

95. *Ibidem*.

pendance, [et considérée comme...] accordant trop de liberté d'action aux femmes»⁹⁶, s'installe timidement dans l'espace des loisirs bourgeois féminins⁹⁷, les compétitions féminines restent contestées jusqu'à être interdites, par l'union vélocipédique de France, en 1912. Quant à l'athlétisme féminin, il reste à l'écart des épreuves olympiques jusqu'en 1928. Tandis qu'à l'aube du XX^e siècle, le corps médical s'accorde en partie «sur la nécessité, pour les filles et les jeunes femmes, de pratiquer une culture physique spécifique afin qu'elles jouissent d'une excellente santé et qu'elles se révèlent bonnes reproductrices»⁹⁸, le corps féminin échappe encore totalement aux processus de valorisation d'un corps dynamique et efficace, apanage exclusif d'une virilité résolument masculine.

RESSORTS PROFONDS

Peu à peu, le corps athlétique, accoutumé à l'effort par l'exercice, s'impose comme un modèle de résistance à la fatigue. Le physiologiste Angelo Mosso en Italie, comme le docteur Philippe Tissié en France, tentent d'en apprécier les effets et d'en déterminer les seuils. Mais surtout, ils en modifient la source : «des expériences [...] sur la fatigue, il résulte qu'il n'en existe qu'une seule espèce : la fatigue nerveuse [...] la fatigue des muscles n'est au fond qu'un phénomène d'épuisement nerveux»⁹⁹. Les cyclistes, notamment, offrent aux scientifiques nombre d'occasions pour observer les réactions de l'organisme face à l'effort soutenu et intensif. Les records de distance sur douze ou vingt-quatre heures mettent en évidence divers «phénomènes somatiques [...] mais aussi psychiques»¹⁰⁰. Point d'orgue de cette exploration des limites des capacités humaines de résistance, une course organisée à New York, en 1896, sur une durée de six jours et six nuits, permet d'étudier les effets extrêmes de la fatigue : «La fatigue avait été poussée à une telle limite que les coureurs tombèrent de machine et on dut les emporter; deux d'entre eux restèrent comme fous pendant vingt-quatre heures»¹⁰¹. Apparaît alors, une préoccupation nouvelle : celle du surmenage qui, à la fatigue physiologique ajoute la fatigue psychique. Désormais, le corps efficace est un corps qui fait du repos le complément indispensable de l'effort. Le délassement devient l'aliment de sa régénérescence et de sa pérennité. Cela, Pierre de Coubertin l'a bien

96. Laurent Guido, Gianni Haver, «La femme sportive : l'enjeu des images», in Laurent Guido, Gianni Haver, *Images de la femme sportive*, Genève, Georg, 2003, p. 16.

97. Cet essor d'un cyclisme féminin hygiénique et récréatif est accéléré lorsqu'une jupe pratique, adaptée à l'engin, remplace la culotte jugée trop masculine,

98. Richard Holt, «Premiers sports», in Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine, Georges Vigarello [dir.], *Histoire du corps*, Paris, Seuil, 2005, 3 tomes, tome 2, p. 362.

99. Angelo Mosso, *La fatigue intellectuelle et physique*, Paris, Alcan, 1905 (1^{re} édition 1891), p. 136.

100. Philippe Tissié, *La fatigue et l'entraînement physique*, Paris, Alcan, 1897, p. 43.

101. *Idem*, p. 78-79.

compris. Au thème de l'effort, le rénovateur de l'idée olympique associe celui du repos en tenant compte d'un nouvel élément réparateur : « le silence des muscles »¹⁰². Avec lui, la détente de l'athlète devient un préalable indispensable à l'efficacité sportive et à l'établissement des performances.

Ce n'est toutefois pas dans l'espace socialement restreint des pratiques sportives naissantes que ces recherches expriment tous leurs développements. Placée sur « la ligne de démarcation des forces physiologiques et psychologiques de l'individu »¹⁰³, la fatigue « devient le concept et le moyen par lesquels le corps industriel pouvait être au mieux compris et utilisé »¹⁰⁴. La dimension neurophysiologique rejoint ici la question sociale pour faire émerger l'idée d'un découpage nouveau du temps de travail : « les trois huit, c'est-à-dire huit heures de travail, huit heures de sommeil et huit heures consacrées aux besoins physiques et intellectuels »¹⁰⁵. Détachée des considérations anthropomorphiques, qui, au XVIII^e siècle orientaient encore la démarche du physicien anglais Desaguliers, lorsqu'il associait ses travaux sur la force à l'observation des performances et des morphologies de quelques hercules célèbres¹⁰⁶, l'étude du corps efficace, vu comme « un médiateur entre les lois de la nature et les lois de la production »¹⁰⁷, justifie alors toutes les analyses et les explorations intimes de son fonctionnement. C'est cela que scrutent les scientifiques à l'aide d'appareils de plus en plus sophistiqués dont les tracés permettent de mesurer les variations les plus infimes de chaque geste avec « une clarté que le langage ne possède pas »¹⁰⁸. Parmi eux, Étienne-Jules Marey et Georges Demenÿ dissèquent indifféremment les mouvements athlétiques ou industriels avec l'ambition de comprendre comment « produire les effets voulus avec le moins de dépense de travail »¹⁰⁹. Le corps athlétique n'est alors plus seulement un corps capable de produire et de déployer une énergie extraordinaire, mais un corps capable de l'utiliser à bon escient, de l'économiser. Plus que par sa force brute, il se définit désormais au travers de qualités comme l'adresse ou la souplesse. Mais surtout, la coordination s'impose comme une faculté essentielle tant elle permet « de donner à la contraction d'un groupe musculaire toute la force dont ce groupe est capable »¹¹⁰. Dans ces conditions, « le système musculaire [n'est plus que] le

102. Pierre de Coubertin, « La chaise longue de l'athlète », in *Essais de psychologie sportive*, Grenoble, Millon, 1992, (1^{re} édition 1913), p. 22.

103. Anson Rabinbach, *Le moteur humain. L'énergie, la fatigue et les origines de la modernité*, Paris, La fabrique, 2004 (1^{re} Edition 1990), p. 53.

104. *Idem*, p. 54.

105. Préface de P. Langlois, in Angelo Mosso, *La fatigue...*, *op. cit.*, p. XI.

106. Desaguliers qui a été l'élève de Newton a notamment étudié Thomas Topham.

107. Anson Rabinbach, *Le moteur humain...*, *op. cit.*, p. 150.

108. Étienne Jules Marey, *La méthode graphique dans les sciences expérimentales et principalement en physiologie et en médecine*, Paris, Masson, 1885, p. ii, Cité par Anson Rabinbach, *Le moteur humain...*, *op. cit.*, p. 162.

109. Étienne Jules Marey, « Étude de la locomotion animale par la chronophotographie » cité par Anson Rabinbach A., *Le moteur humain...*, *op. cit.*, p. 204.

110. Fernand Lagrange, *Physiologie des exercices...*, *op. cit.*, p. 22.

démonstrateur indispensable des propriétés du système nerveux»¹¹¹. Désormais, le « moteur ce n'est pas le muscle, mais le cerveau »¹¹².

L'athlète n'est alors plus seulement valorisé en tant qu'individu qui déploie une somme d'efforts considérable. Il est devenu un expert dans la gestion et dans l'économie des forces. L'efficacité du champion s'apprécie autant par l'élégance de son style qu'elle n'est attestée par sa morphologie. Lorsque, quelques jours avant de devenir détenteur du record du monde de l'heure professionnel¹¹³, le très fin et longiligne coureur à pied Champion¹¹⁴ remporte un 2 000 mètres couru sur la piste du vélodrome de la Seine, c'est son « aisance [qui est] remarquée »¹¹⁵. Comme lui, Jacquelin, la star française des vélodromes, séduit la foule « par la souplesse et la facilité de son allure »¹¹⁶. Quant à Georges Carpentier, scientifique et élégant dans sa façon de boxer, il incarne à merveille ce renouvellement des critères de la valeur athlétique. Aucun sport n'échappe, à la fin du XIX^e siècle, à ce nouveau regard porté sur l'effort qui valide la primauté de la souplesse, de l'aisance, de l'élégance et de l'intelligence sur la force. Tout se passe comme si la performance devait désormais être validée non par la quantité d'effort dépensée mais par sa mesure et son contrôle. La justesse et l'économie du mouvement s'imposent comme les véritables ressorts de la performance.

Si cette représentation du corps efficace déconsidère définitivement « ces monstres aux formes athlétiques »¹¹⁷ que sont les hercules, elle n'en néglige pas, pour autant, le rôle des muscles dans l'optimisation de l'efficacité d'un système considérée dans sa dimension neuromusculaire. Parmi les scientifiques, Demenÿ considère que, par leur sensibilité, ils informent le cerveau et le guident dans la régulation des mouvements : « il y a réciprocité : les centres nerveux subissent l'influence du mouvement »¹¹⁸. Dans cette vision inédite, c'est alors une capacité d'intériorisation nouvelle qui est valorisée : celle qui « fait naître des images motrices »¹¹⁹. Près de quatre-vingt-dix ans après que Charles Bell eut désigné « le cerveau [...] comme] l'organe de la sensibilité et du mouvement »¹²⁰, puis que François Magendie eut confirmé la distinction

111. Claude Bernard, *Rapport sur les progrès et la marche de la physiologie générale en France*, Paris, Ministère de l'Instruction publique, 1867, p. 19.

112. Philippe Tissié, *La fatigue...*, *op.cit.*, p. 218.

113. En parcourant une distance de 17 kilomètres 468.

114. Champion débute les compétitions de course à pied en 1896 en se classant 16^e d'un marathon organisé par le *Petit Journal*. Dès l'année suivante, il devient champion de France professionnel sur 1 500 mètres et sur dix kilomètres.

115. *Le Sport universel illustré*, 30 octobre 1897, p. 591.

116. *Le Sport universel illustré*, 21 août 1897, p. 430.

117. Georges Demenÿ, *Les bases scientifiques de l'éducation physique*, Paris, Alcan, 1906, (1^{re} édition 1902), p. 195.

118. *Idem*, p. 246.

119. Georges Demenÿ, « Erreurs de la méthode rationnelle en éducation physique », *L'Éducateur moderne*, 1910, p. 373. Il semble que chez Demenÿ l'image motrice soit construite à partir des sensations éprouvées pendant le mouvement volontaire et conscient. Elle n'est pas une représentation purement psychologique ou une image purement mentale.

120. Claude Bernard, *Rapports sur les progrès...*, *op. cit.*, p. 12.

entre les nerfs moteurs des nerfs sensitifs, apparaît une conception du corps efficace qui prend en compte la sensibilité. Dans la méthode d'éducation physique inventée par Demenÿ, les muscles, mobilisés par l'exercice physique, deviennent alors non plus l'objet du développement souhaité mais l'outil par lequel les centres nerveux sont affinés au travers d'une nouvelle vision du corps sensible. C'est là un nouveau regard scientifique qui est porté sur le corps ; un regard plus fin, plus intime, qui scrute la complexité et la profondeur de l'organisme jusqu'à négliger ses formes externes. Dans ce nouveau paradigme du corps efficace, l'éducation physique devient éducation des centres nerveux : « le mouvement doit être envisagé comme propre à développer le muscle et le centre cérébral correspondant »¹²¹. Les effets de l'exercice physique, devenu moyen pour « perfectionner les centres de coordination, en créer de nouveaux »¹²², s'expriment désormais par l'harmonie des mouvements qui doivent être fluides, souples, précis et rythmés. Qualités qui favorisent « l'évolution normale du cerveau »¹²³, autant qu'elles attestent sa bonne marche. Dès lors, l'éducation du sens musculaire, c'est-à-dire du « sentiment que nous avons de la force avec laquelle un muscle se contracte, et de la direction dans laquelle il agit »¹²⁴, devient l'un des ressorts de l'efficacité corporelle. C'est ce qu'a bien compris Bernarr Macfadden, l'inventeur du bodybuilding, qui, dès 1906, « crée des exercices ciblant spécifiquement la prise de conscience musculaire »¹²⁵, exprimant par-là la précocité de la culture américaine sur ce point.

Sur le vieux continent, cette conception de l'efficacité corporelle, pleinement associée à la dimension neurophysiologique du sujet, reste cependant l'apanage des scientifiques et peine à pénétrer durablement l'espace des pratiques physiques sociales. Comme figée dans le passé et favorisée, au tournant des XIX^e et XX^e siècles, par l'émergence de l'idée d'une filiation entre les pratiques d'origine britannique et les jeux antiques¹²⁶, l'image d'une représentation musculeuse du corps athlétique perdure dans l'espace sportif. La présentation des athlètes, lors des jeux olympiques de Londres, en 1908, révèle cette renaissance de canons esthétiques millénaires. Raillés huit ans plus tôt pour leur physique « taillé à coup de serpe [...], lourd et peu gracieux »¹²⁷, les athlètes scandinaves, « larges d'épaules »¹²⁸, sont à nouveau idolâtrés pour leur plastique intemporelle, celle de « superbes gymnastes taillés en hercules »¹²⁹. Quatre ans plus tard, Georges Rozet, littérateur sportif de

121. Georges Demenÿ, *Les bases scientifiques...*, op. cit., p. 257-258.

122. *L'Éducation Physique. Bulletin d'Anthropotechnie*, n° 15, décembre 1886, p. 498.

123. Jean Demoor, *L'Éducation physique, son but, ses méthodes*, Bruxelles, Moreau, 1904, p. 7.

124. *Idem*, p. 19.

125. Georges Vigarello, *Le sentiment de soi. Histoire de la perception du corps. XVI^e-XX^e siècle*, Paris, Seuil, 2014, p. 240.

126. Pierre de Coubertin, « L'éducation physique », *Revue scientifique*, n° 5, 2 février 1889, p. 141 : « Athènes, Rome et Londres paraissent avoir été les trois grands centres de sport ».

127. « Les sports athlétiques », *Le sport universel illustré*, n° 210, 28 juillet 1900, p. 479.

128. *Ibidem*.

129. « La quatrième olympiade », *Le sport universel illustré*, n° 625, 2 août 1908, p. 93.

talent, explique encore la supériorité des coureurs américains qui prennent part aux épreuves des Jeux de Stockholm par leur ressemblance avec les statues grecques de la Belle Époque. À l'instar des pedestrians antiques « aux deltoïdes de pugilistes, aux bras de discoboles, [... leurs] épaules sont larges, [... leurs] pectoraux bien modelés »¹³⁰. Tout se passe alors comme si les conditions d'émergence d'un spectacle sportif de masse favorisaient la résurgence d'un modèle ancestral et idéalisé du corps efficace. Négligeant les attributs apparents et traditionnels de la virilité, les nouveaux paradigmes scientifiques du corps efficient, trop hermétiques à la beauté classique, semblent, à la veille de la Grande Guerre, avoir perdu tout crédit sur les stades.

Reste cependant, malgré quelques similitudes persistantes dans l'exhibition du muscle, une différence fondamentale entre le spectacle sportif moderne et les cérémonies athlétiques antiques¹³¹ comme avec les représentations données par les hommes phénomènes qu'ils soient hercules ou lutteurs de foire : inséparable d'une idéologie du progrès, le sport valide l'expression d'une perfectibilité de la nature humaine impensée chez les anciens. Inséparable d'une exigence de rationalité dans la mesure et la comparaison des performances, il invalide les supercheries et les trucages des spectacles de force outrancièrement théâtralisés¹³². Ce faisant, il modifie le sens et la nature des rassemblements et des divertissements traditionnels en leur adjoignant une morale spécifique : celle du dépassement de soi.

*

Au cours du XIX^e siècle s'impose une différence majeure entre l'espace des sports naissants et celui des spectacles de force liée au déplacement progressif des critères scientifiques de définition du corps efficace. Loin de la figure peu à peu désavouée de l'hercule, le sportif s'impose, à l'aube du XX^e siècle, comme un symbole d'efficacité. Il devient un homme « qui désire obtenir de son corps le maximum de rendement et le minimum d'efforts »¹³³. En cela, il incarne le prototype le plus abouti de la machine et du moteur humains. Cependant, au-delà d'un regard scientifique qui assimile les mouvements du coureur ou du perchiste à ceux de l'ouvrier, demeure une spécificité de

130. Georges Rozet, *Les fêtes du muscle*, Paris, Grasset, 1914, p. 173.

131. Allen Guttmann, *Du rituel au record*, Paris, L'Harmattan, 2006 (1^{re} édition 1978) définit le sport moderne à partir de sept caractéristiques que ne possèdent jamais en totalité les pratiques physiques antérieures : sécularisme, égalité des opportunités et des conditions de l'affrontement, spécialisation des rôles, rationalisation, bureaucratisation de l'organisation, quantification, quête de records.

132. Selon André Rauch, *Crise de l'identité masculine 1789-1914*, Paris, Hachette, 2000, p. 245-246 : « Dans un cas le spectacle frisait le burlesque : tout était montré brutalement, immédiatement ; dans l'autre, l'espoir que triomphe le plus fort crée l'émotion ; [...] l'intérêt ne se réduit pas à un plaisir sadique ; l'enjeu n'est pas le supplice. Son objet est d'affirmer le prestige de la force et non d'éveiller la pitié ou de soulever l'hilarité. [...] La compétition sévèrement réglementée, n'autorise ni le comique ni le burlesque et longtemps les femmes n'y auront pas accès ».

133. Marc Bellin du Coteau, *Le livre du sportman*, Paris, Sporting, 1913, p. 5.

la figure de l'athlète qui échappe aux représentations savantes. Produit d'un monde puisant son inspiration dans l'imaginaire, sa construction relève autant d'une mythologie que d'une démarche scientifique. Figure emblématique d'un « panthéon des réussites et des grandeurs »¹³⁴, qui, au-delà de sa supériorité corporelle, se doit d'exceller également par l'exemplarité de son comportement moral, par sa prestance ou par son style, l'athlète devient, à l'aube du XX^e siècle, un héros à la fois moderne et mythique. Les stades succèdent alors aux arènes sportives, pour exhiber, à plus grande échelle, le spectacle d'une virilité doublement validée par les performances et les morphologies des champions.

*Thierry Arnal est maître de conférences
à l'université de Valenciennes et du Hainaut-Cambrésis*

134. Georges Vigarello, « La contre-société et sa force mythique », in *Du jeu ancien au show sportif. Naissance d'un mythe*, Paris, Seuil, 2002, p. 189.